

I. La masculinité n'est pas un fait naturel, mais une construction symbolique

La masculinité ne se réduit jamais au corps biologique de l'homme.

Elle est une construction anthropologique, sociale et psychique. Elle se fabrique dans les récits, les rites, les injonctions familiales, les regards du groupe, les humiliations redoutées, les défis imposés, les silences transmis.

Un garçon ne naît pas seulement garçon. Il est très tôt pris dans une attente : il devra prouver quelque chose.

Prouver qu'il est fort.

Prouver qu'il n'a pas peur.

Prouver qu'il supporte la douleur.

Prouver qu'il peut se passer de protection.

Prouver qu'il n'est pas du côté de la faiblesse, du besoin, de la dépendance, du féminin.

Cette construction est si ancienne qu'elle semble naturelle. Pourtant, elle ne l'est pas. Elle est le produit d'un immense dressage symbolique, parfois discret, parfois brutal, qui demande au masculin de s'éloigner du monde maternel pour entrer dans le monde des hommes.

II. Le garçon arraché au monde maternel

Dans de nombreuses représentations culturelles, devenir homme suppose une séparation d'avec la mère.

Le petit garçon doit quitter l'espace maternel, quitter la proximité du soin, quitter la tendresse, quitter le corps qui console. Il doit montrer qu'il peut s'extraire de ce premier abri.

Là où la fille peut parfois rester symboliquement du côté d'une continuité avec le féminin maternel, le garçon, lui, est souvent sommé de rompre. Il doit se prouver qu'il n'est plus l'enfant de sa mère. Il doit appartenir à un autre monde : celui des pères, des pairs, de la rivalité, de l'épreuve, de la puissance.

Cette séparation est nécessaire lorsqu'elle ouvre à l'autonomie. Mais elle devient dangereuse lorsqu'elle se transforme en arrachement violent.

Le garçon peut alors croire qu'être homme, c'est ne plus rien devoir à la mère. Ne plus écouter l'inquiétude. Ne plus recevoir le soin. Ne plus reconnaître la vulnérabilité du corps.

III. La virilité comme refus de la dépendance

La virilité archaïque se construit souvent contre la dépendance.

Elle ne dit pas seulement : je suis fort.

Elle dit surtout : je n'ai besoin de personne.

C'est là que le problème commence. Car le réel du corps, lui, ne fonctionne pas selon les idéaux virils. Le corps a besoin d'eau, de repos, de prudence, de sommeil, de limites. Le corps ne se laisse pas impressionner par l'orgueil. Il ne se soumet ni au fantasme de puissance, ni au défi narcissique.

Mais l'homme pris dans une représentation virile de lui-même peut vivre toute limite comme une humiliation.

Boire de l'eau devient signe de faiblesse.

S'arrêter devient signe d'échec.

Renoncer devient défaite.
Appeler devient dépendance.
Écouter une femme qui s'inquiète devient retour insupportable à une position d'enfant.
La virilité, lorsqu'elle se coupe du réel, transforme la prudence en honte.

IV. Le réel ne négocie pas

Le réel ne négocie pas.
Il ne demande pas si le sujet se sent puissant. Il ne demande pas s'il veut prouver quelque chose. Il ne demande pas s'il supporte mal d'être conseillé, protégé, averti.
Le réel arrive.
La chaleur arrive.
La fatigue arrive.
La déshydratation arrive.
L'accident arrive.
Le corps rappelle soudain ce que le sujet ne voulait pas entendre : il y a des limites.
Or certaines constructions masculines vivent la limite comme une attaque narcissique. Elles préfèrent affronter le réel plutôt que reconnaître qu'elles en dépendent.
C'est pourquoi la virilité peut devenir une forme de déni. Non pas un simple courage, mais une manière de ne pas vouloir savoir.
Ne pas savoir que le corps peut lâcher.
Ne pas savoir que la toute-puissance est une illusion.
Ne pas savoir que la prudence n'est pas une castration, mais une intelligence du vivant.

V. La mère comme mauvaise messagère du réel

Dans ces scènes, la mère occupe souvent une place impossible.
Elle voit le danger.
Elle anticipe.
Elle prévient.
Elle dit : prends de l'eau, fais attention, il fait chaud, appelle-moi, ne pars pas ainsi, ce n'est pas raisonnable.
Mais sa parole est souvent entendue comme une intrusion, une inquiétude excessive, une tentative de contrôle. Elle devient Cassandra : celle qui annonce le risque, celle que personne ne veut entendre, celle dont la lucidité est vécue comme une gêne.
Le fils peut alors rejeter la parole maternelle non parce qu'elle est fausse, mais parce qu'elle touche un point trop sensible : elle rappelle qu'il a un corps, qu'il peut être vulnérable, qu'il peut encore avoir besoin d'être protégé.
La mère devient alors celle qui menace l'image virile.
Non parce qu'elle veut diminuer son fils, mais parce qu'elle nomme le réel.

VI. Le féminin comme rappel de la limite

Dans certaines organisations psychiques, le féminin est associé à la limite, au soin, à la prudence, à l'attention au corps, à la préservation de la vie.
Mais pour une virilité défensive, ces qualités peuvent être vécues comme humiliantes. Le féminin devient ce dont il faudrait s'affranchir pour se sentir homme.
C'est une erreur tragique.
Car ce que la virilité rejette sous le nom de féminin est souvent ce qui permet de rester vivant.
L'écoute du corps.

La capacité à demander de l'aide.
La reconnaissance de la fatigue.
La prudence.
La capacité à différer.
Le soin de soi.
Le souci de l'autre.
Lorsque le masculin se construit contre ces dimensions, il ne devient pas plus libre. Il devient plus exposé.
Il confond autonomie et isolement.
Courage et imprudence.
Puissance et déni.

VII. Le phallus n'est pas la toute-puissance

La psychanalyse permet ici de distinguer le phallus de la toute-puissance.
Le phallus, dans sa dimension symbolique, n'est pas le pouvoir réel de tout maîtriser. Il représente une place dans l'ordre du désir, du manque, de la loi, de la circulation symbolique.
Mais lorsque le phallus est confondu avec la puissance réelle, l'homme peut se croire obligé de démontrer qu'il ne manque de rien. Il doit alors incarner une force sans faille, une autonomie absolue, une invulnérabilité impossible.
C'est là que la virilité devient une prison.
Elle oblige le sujet à se montrer plus fort que son corps.
Plus fort que la fatigue.
Plus fort que la peur.
Plus fort que le besoin.
Plus fort que la mort elle-même.
Mais personne n'est plus fort que le réel.

VIII. La scène initiatique masculine

D'un point de vue anthropologique, beaucoup de sociétés ont construit la masculinité autour d'épreuves.
Il fallait traverser une peur, supporter une douleur, quitter le monde des femmes, rejoindre le groupe des hommes. Ces rites pouvaient avoir une fonction symbolique : inscrire le garçon dans une nouvelle place, séparer l'enfance de l'âge adulte, donner une forme à la transformation.
Mais dans nos sociétés contemporaines, les rites se sont souvent effondrés, tandis que l'injonction virile demeure.
Il ne reste parfois que des défis pauvres, solitaires, dangereux, sans parole ni transmission.
Courir jusqu'à l'épuisement.
Rouler trop vite.
Travailler au-delà de ses forces.
Ne jamais se plaindre.
Ne pas consulter.
Ne pas dire sa peur.
Ne pas demander.
Ne pas écouter.
La virilité moderne a perdu le rite, mais elle a gardé l'épreuve.

IX. Quand la puissance devient une défense contre l'angoisse

Il faut entendre que cette virilité n'est pas seulement arrogance.

Elle est souvent défense contre l'angoisse.

Derrière l'homme qui refuse de s'arrêter, il y a parfois un enfant qui a appris que la faiblesse coûtait cher. Un enfant qui a été humilié s'il pleurait. Un enfant à qui l'on a dit : sois un homme. Un enfant qui a compris que demander de l'aide, c'était risquer de perdre l'amour, l'estime, la place.

La toute-puissance devient alors une carapace.

Elle protège contre la honte.

Elle protège contre le sentiment d'être petit.

Elle protège contre le retour de la dépendance infantile.

Mais cette protection se paie cher. Car elle coupe l'homme de sa propre sensibilité, de son propre corps, de ses propres signaux internes.

Il ne sait plus s'écouter sans se mépriser.

X. Les femmes comme gardiennes épuisées du vivant

Dans beaucoup de familles, les femmes se retrouvent à porter la charge du réel.

Elles pensent à l'eau, aux médicaments, aux rendez-vous, aux risques, aux corps, aux enfants, aux vieux parents, aux détails matériels, aux conséquences possibles.

Elles anticipent ce que d'autres refusent d'anticiper.

Elles deviennent parfois les gardiennes épuisées du vivant.

Et lorsqu'elles parlent, on leur reproche d'être anxieuses. Lorsqu'elles préviennent, on leur reproche de dramatiser. Lorsqu'elles insistent, on leur reproche de vouloir contrôler.

Mais ce qui est nommé anxiété est parfois une lucidité.

Ce qui est nommé inquiétude est parfois une intelligence du danger.

Ce qui est nommé excès maternel est parfois une mémoire très fine du réel.

XI. La virilité contre le réel

La virilité devient dangereuse lorsqu'elle se met contre le réel.

Contre le corps.

Contre la fatigue.

Contre la prudence.

Contre le besoin.

Contre la parole de l'autre.

Contre la dépendance fondamentale du vivant.

Elle se croit héroïque, mais elle devient parfois infantile. Car l'enfant ne veut pas toujours entendre la limite. L'enfant veut continuer. L'enfant veut prouver. L'enfant veut dire : même pas mal.

La maturité masculine ne consiste pas à nier la limite.

Elle consiste à pouvoir l'intégrer sans s'effondrer narcissiquement.

Un homme libre n'est pas celui qui n'a besoin de rien.

Un homme libre est celui qui peut reconnaître ses besoins sans se sentir diminué.

XII. Pour une autre masculinité

Il ne s'agit pas de condamner les hommes.

Il s'agit de libérer le masculin d'une représentation archaïque qui l'enferme.

Une autre masculinité serait possible.

Une masculinité capable de force, mais aussi de prudence.

Capable de courage, mais aussi de parole.
Capable d'autonomie, mais aussi de lien.
Capable de désir, mais aussi de responsabilité.
Capable de traverser l'épreuve, mais sans mépriser le corps.
Capable de se séparer de la mère, mais sans devoir mépriser ce qu'elle représente du soin, de la vie, de la limite et de la protection.
Cette masculinité-là ne serait pas moins virile. Elle serait plus humaine.

XIII. Conclusion : devenir homme sans défier la vie

La virilité contre le réel est une impasse.
Elle fabrique des hommes qui doivent prouver qu'ils sont au-dessus de leurs limites, au-dessus de leurs besoins, au-dessus de leur peur. Elle les pousse à confondre puissance et danger, courage et déni, liberté et refus de dépendance.
Mais le réel finit toujours par répondre.
Le corps parle.
La chaleur parle.
La fatigue parle.
La maladie parle.
La mort parle.
La psychanalyse peut aider à entendre ce que cette virilité tente de couvrir : une peur ancienne de la dépendance, une honte d'avoir besoin, une difficulté à supporter la limite, une séparation parfois trop brutale d'avec le maternel.
Devenir homme ne devrait pas signifier défier la vie.
Devenir homme pourrait signifier apprendre à pactiser avec elle.
Reconnaître que la limite ne détruit pas la puissance.
Elle la rend habitable.